L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
RÉDACTEURS-PROPRIÉTAIRES:
G. F. WEISSE. E. DUFOUR.
E. DUVERGER. E. SIMON.
E. HARDY.

Rue de Chartres No. 85, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS:
SAMEDI MATIN, 21 NOVEMBRE.

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 21 NOVEMBRE 1857.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine," à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

PAR VIGNIÉ.—A midi, dans la Rotonde de l'Hôtel St Louis. —10 Trois maisons en briques, à deux étages, formant l'encoignure des rues Bienville et Bourbon, (succes. Manuel Rapp)—So De nègre, bon tonneleur, bucheron et charretier.—So De nègre, cuisinier et domestique de maison.

PAR PLANCHE J. SEYMOUR.—A 11 heures du matin, à la boulangerie rue du Bac, entre Gravier et Perdido.—1o Trente moules du Mexique—2o A midi. Arcade de banks. Une negresse excellente cuisinière, blanchisseuse et repasseuse.

PAR E. A. LAVY JR.—A 10 heures et demie, No 101, rue Bienville, entre Union et Perdido.—Encan de la mer, dernière occasion, sels, drops, chapeaux, etc.

PAR D. MORGAN.—A 10 heures A M au magasin de MM Beatmann & Co, rue Gravier No 67. Tabac de Virginie, et mèches, dans l'entrepôt d'Orléans, rue des Magasins. Feu de choix de l'Ouest.

PAR VINCENT & Co.—A 10 heures, à leur magasin d'encan, No 18 rue de la Douane: marchandises sèches.

Chronique européenne.

L'*Arabia*, arrivé le 13 de ce mois à New-York, y a apporté des journaux anglais jusqu'au 31 octobre et des feuilles françaises jusqu'au 29.

D'importantes nouvelles de l'Inde ont été reçues en Angleterre : une dépêche télégraphique nous a déjà appris la chute de Delhi. Les Anglais ont attaqué cette ville le 14 septembre : l'artillerie, bien dirigée, a obtenu un plein succès. Une lutte acharnée s'est ensuite engagée ; elle a duré six jours, car ce n'est que le 20 que les assiégeans sont parvenus à s'emparer des portes de Caboul et de Cachemyr, des mosquées et du fort. Le roi de Delhi et les familles des insurgés se sont échappés. Les pertes ont été énormes de part et d'autre. L'attaque a été donnée sous les ordres des généraux Havelock et Outram. La résistance des insurgés a été désespérée.

Delhi est réellement pris ; seulement il paraît, dit un journal, que les Anglais s'y trouvent à leur tour assiégés, ou du moins bloqués. Malgré leur victoire, les Anglais, en somme, se trouveraient dans une situation peu favorable.

Nous lisons dans l'*Indépendance Belge* :

Dans les nouvelles de l'Inde qui viennent d'arriver en Europe, les journaux anglais semblent ne voir qu'un seul fait, la prise de Delhi, et ils considèrent ce événement avec enthousiasme et un ivrisme qu'on dirait n'avoir pas encore pu trouver fort exagéré, hors d'Angleterre, mais qui n'est que l'écho des sentiments de joie et de triomphe qu'a fait naître dans le peuple anglais l'annonce de ce grand succès des armes britanniques :—la prise de Delhi !

Par la prise de Delhi, l'insurrection n'est pas étouffée, bien s'en faut, mais la confiance des troupes britanniques et des colons européens est décuplée et c'est déjà un grand résultat qui bientôt portera ses fruits.

Dans notre idée, on sait l'importance que les Indous attachaient à la possession de Delhi, la ville sainte, dont ils avaient fait le centre de l'insurrection. Le coup qui la leur enlève, s'il ne les a pas immédiatement abattus, ne peut cependant tarder à exercer son influence sur l'ensemble de l'insurrection. La prochaine arrivée des renforts complètera, pour ainsi dire, ces résultats et efficaces, cette première victoire morale.

Notre correspondance particulière de Bombay nous apporte quelques détails sur les opérations qui ont rendu les Anglais maîtres de la ville.

Le général Wilson n'a reçu que le 5 septembre l'équipage de siège qu'il attendait depuis longtemps. Du 5 au 11 il mit ses canons en batterie et le 8 il a fait ouvrir le feu. Dès le 12, la bastion de Cachemire était en son pouvoir, mais il dut continuer le bombardement pendant deux jours encore avant de pouvoir donner l'assaut qui a eu lieu, comme l'ont dit toutes les dépêches que nous avons publiées, le 14.

On sait déjà comment la défense a été courageuse et désespérée. Après que les Anglais eurent pénétré dans la ville sur deux points, il leur a fallu six jours pour en chasser les insurgés qui de chaque maison faisaient un fort et qu'il fallait les déloger. Aussi a-t-on dû être étonné de ne voir évaluer qu'à cinq ou six hommes les pertes des Anglais, et encore dit-il faut en compter parmi eux une vraisemblable à coup sûr, qui ne serait que la perte des deux premiers jours et même du premier seulement. Ce chiffre est, en effet, donné par l'*Athenæum* de Madras, dont les nouvelles de Delhi ne vont que jusqu'au 18.

Les insurgés, de leur côté, ont dû faire des pertes d'hommes immenses. Avant de donner l'assaut, le général Wilson avait adressé aux soldats un ordre du jour qui leur prescrivait de ne faire aucun quartier aux ennemis, prris les armes à la main, mais qui leur ordonnait, en même temps, de faire aux femmes et aux hommes, aux enfants et aux non-combattants, des ordres paraissant avoir été strictement suivis.

Les nouvelles reçues à Bombay, par la voie ordinaire, au départ du courrier, s'arrêtent à le 11 et c'est le 10 que la dépêche qu'on y a vu plus haut, le 20, les Anglais étaient complètement maîtres de la ville. On n'y trouve aucun renseignement sur la situation respective des troupes et des rangs ; il faut en conclure qu'on ne sait pas encore sur quelles colonnes la première dépêche expédiée de Marseille, à l'arrivée de la malle, nous a annoncé que le général Wilson était, à son tour, bloqué dans la ville, dépourvu de vivres et de munitions.

A une autre dépêche, ni officielle ni privée, n'a fait mention de cette circonstance. Quoiqu'il en soit, le camp anglais devant Delhi était largement approvisionné et le général Wilson était, comme il est probable, en son quartier général à Delhi même, s'il y a encore des troupes, à moins qu'il ait pu faire commencer par y transférer ses munitions et ses provisions de bouche. Rien ne confirme avec plus de l'interception de ses munitions du général.

L'arrivée des généraux Havelock et Outram à Delhi. Sait-on que ce dernier a pu, en une occasion, exercer le motif si le but et qui, d'ailleurs, est démontré par des lettres du général Outram lui-même, datées de Cawnpore, le 19.

Ce qui est certain, c'est que les deux généraux, après avoir opéré leur jonction, ont passé, le 16, sur la rive droite pour porter leur secours à une colonne anglaise se défendant encore avec le plus grand héroïsme.

Ainsi se trouve vérifiée une dépêche de Lucknow à du vive obliquée grâce à ce secours, le cordon, les nouvelles sont complètement bonnes.

Le *Times* tait remarquer que le pays ne célébrera pas la prise de Delhi comme une victoire ordinaire : qu'en effet, les Anglais ne venent, ni pas de faire une conquête nouvelle, mais seulement de reprendre, au prix de durs sacrifices, ce qui leur appartenait, puisque ce triomphe leur coûte un grand nombre d'existences précieuses, le résultat de plusieurs siècles de paix, et, enfin, des édifices et des arsenaux de grande valeur, qui étaient leur ouvre du temps.

Le *Times* ajoute que la prise de Delhi ne fera pas cesser les difficultés de la guerre dans l'Inde. D'après lui, cet événement aura pour conséquence de libérer un grand nombre de mutins qui se présenteront ailleurs et iront probablement grossir d'autres corps d'insurgés.

Il est assez certain, d'après ce journal, que la plus grande partie des rebelles de Delhi parcourra le pays en corps suffisamment nombreux pour vivre du pillage des habitans paisibles, genre de vie qui est familier aux tribus militaires de l'Inde, et qui était d'un usage presque général chez les ancêtres des dernières générations.

Les rebelles qui viennent de s'échapper de Delhi essayeront sans doute de couper aux Anglais les communications entre les provinces du Nord et du Sud. Ils peuvent encore à cet faire beaucoup de mal, et peut-être en restront ensuite dans la masse du peuple, échappant à leur faite au juste châtiment du à leurs crimes.

Les mesures ordonnées par l'empereur de Russie pour la réduction de son armée ont donné plus de consistance que jamais aux bruits relatifs à la réduction de l'effectif de l'armée autrichienne. D'après ce qu'on nous écrit de Vienne cette réduction ne serait plus douteuse. Elle serait, en commençant, de 5 à 6,000 chevaux et d'un tiers environ de l'artillerie. Quant à l'infanterie, on n'avait encore aucune d'une exacte sur la diminution que le gouvernement se proposait de lui faire subir.

Des bruits répandus à Paris, d'après lesquels il aurait été question de donner toute forcé aux billets de la Banque de France, sont démentis par les journaux semi-officiels le *Constitutionnel*, la *Patrie* et le *Pays*.

Le nouveau ministère espagnol est enfin formé ; la *Gazette de Madrid* du 13 a publié les noms des titulaires. Ainsi qu'on l'avait prévu, le cabinet représente le parti modéré constitutionnel ; mais malheureusement, excepté M. Martinez de la Rosa, il ne compte aucun homme jouissant d'une grande influence politique.

L'affaire des Principautés est toujours dans les mêmes conditions ; d'une part on affirme que l'union est complètement abandonnée par la Prusse et par la Russie, ce qui forcerait la France à modifier sa politique ; d'autre part une réaction commence à se faire entre ces assertions beaucoup trop précises. Il n'est pas probable que les dispositions de la Prusse aient changé depuis la date de sa dernière circulaire sur la question et vivement discutée en ce moment. Quant à la Russie, on manque de renseignemens précis, mais jusqu'à présent aucun acte de sa part n'autorise à penser qu'elle ait pris un parti décidément hostile aux vœux des populations roumaines. Le débat ne pourra être vidé que devant la prochaine Conférence de Paris, laquelle dû à devant ofe toutes les pièces du procès.

On écrit de Londres, sous la date du 24 octobre :

"Il y a tout lieu de croire que les difficultés entre l'Espagne et le Mexique seront aplanies définitivement dans le courant de novembre. Dans la seconde semaine de ce mois, il sera tenu à Londres une conférence diplomatique, dans le but de réunir des plénipotentiaires de la Médiation de l'Angleterre et de la France, plénipotentiaires respectivement par lord Clarendon et le comte de Pepoigny. Je sais à même de vous assurer qu'on ne prévoit aucun obstacle à la solution pacifique des questions dont il s'agit."

Le *Sun* a reçu des nouvelles de Chine, datées du 13 août, et d'après lesquelles le commissaire Yeh aurait été appelé à Pekin pour y recevoir des marques signalées de la faveur de son souverain. Le successeur de Yeh était arrivé de Pekin à Changhan dans le Pouh-Kien, après un voyage de quatre mois. On le dit malade et paralysé, mais très occupé cependant à recueillir tous les renseignemens qu'il peut rassembler sur les mouvements des barbares, avant de se rendre à Canton pour y remplacer Yeh.

Dépêches Télégraphiques
TRANSMISES À L'ABEILLE.

MARCHÉS—New-York, 18 novembre. — Le coton est calme: la farine est ferme; le blé blanc vaut de $1 20 à $1 24, le rouge à $1 16; le maïs jaune commande de $1.—Cincinnati, 17 novembre: Farine languissante; provisions sans changement; whisky 17 cts; huile de lin 55 cts.

ASSASSINATS A NEW-YORK.—New-York, 19 novembre.—Les rues de cette ville ont été le théâtre de plusieurs assassinats, pendant ces derniers jours.

HAVANE.—New-York, 20 novembre. — Les steamers *Philadelphia* et *Black Warrior*, partis de la Havane le 15, sont arrivés à New-York. Les affaires sont lourdes à la Havane, et les sucres baissent.

LE NIAGARA.—New-York, 20 novembre.—La frégate à vapeur des Etats-Unis *Niagara* est entrée dans le port de New York; elle était partie de Portsmouth et a fait la traversée en 14 jours et 4 heures.

TEMPÉRATURE ET RIVIÈRES. — Louisville, 19 novembre.—La rivière décroît; il y a 4 pieds et demi d'eau sur les chutes. Le temps est à la neige et le mercure marque 22 degrés.—Louisville, 20 novembre : La rivière baisse, avec 9 pieds d'eau dans le canal. Nous avons toujours des bourrasques de neige; à cette heure (une heure et demie après midi) le thermomètre est à 26 degrés.

Cincinnati, 20 novembre.—Farine active à $4 20 et $4 30; whisky 17; graisse 9; porcs vivants $5 à $5 50.

New York, 20 novembre.—Coton calme; blé blanc $1 24 1/2; rouge $1 22 à $1 23; maïs mélangé $1, blanc 93c; porc mess en hausse 10 cts; mélasse 37 1/2; huile de lin 55 à 57 cts.

LE TEMPS.—Augusta (Géorgie) 20.— La glace était d'un pouce d'épaisseur, la nuit dernière.

St-Louis, 20.—Le Mississipi est couvert de glace et la navigation, au nord de Dubuque, est interrompue.

CHRONIQUE INTÉRIEURE À NEW-YORK.

New-York, 20.—Les magasins de C. P. Fizer & Co., chimistes, et de John Derasmus & Co., importateurs de marchandises de fantaisie, dans la rue William, ont été complètement consumés.

NOUVELLES DE WASHINGTON.

Washington, 20.—L'administration a l'intention de nommer l'ex-président Lamar, (du Texas) ministre au Nicaragua.

On n'a encore prise aucune résolution sur ce qu'exige l'état de choses actuel dans l'Utah.

STEAMERS DESCENDANT.

Vicksburg, 20.—Le Princess est passé ici à midi ; le Baltic à 2 heures ; le Flying Cloud et le Magnolia à 5 heures.

Au point du jour, le thermomètre marquait 20 degrés ; la glace était épaisse et la journée est belle.

COLLISION.—Le bateau à vapeur *Tecumseh*, capitaine Phillips, venant de Cincinnati, est arrivé hier à la Nouvelle-Orléans et est allé mouiller de l'autre côté du fleuve. Le 18 courant, vers cinq heures et demie du matin, le *Tecumseh* a été abordé à *Spanish Moss Bend* par le steamer *Mississippi*. Le *Mississippi*, parti de la Nouvelle-Orléans pour Louisville, a essuyé de graves avaries. Martin Burke, un des cuisiniers, a été grièvement blessé et a été conduit à l'hôpital de Natchez.

PORTRAIT DE WASHINGTON.—Nous avons déjà annoncé que M. Duhamel avait eu la bonne fortune de trouver à Paris un portrait authentique du général Washington, peint par Lebarbier, peintre en titre de Louis XVI. Nous avons dit aussi comment, quelque temps après la décapitation de l'indépendance des Etats-Unis, le Roi de France envoya le grand cordon du Saint-Esprit au héros de la révolution américaine, par Lebarbier, son peintre, et comment celui-ci fut chargé de lui rapporter en échange un portrait du général. Il nous reste à ajouter que ce portrait est maintenant arrivé à la Nouvelle-Orléans, et qu'on peut le voir chez M. DUHAMEL, *rue de Chartres*, entre Bienville et Dauphine.

En dehors de la valeur historique qui se rattache à cette toile, il y a la une valeur artistique dont tout le monde sera frappé. On sent tout d'abord que l'on est en présence de l'œuvre d'un maître, et que c'est bien là un tableau digne de la galerie d'un roi.

Le général Washington y est représenté en pied, de grandeur naturelle. Il peut avoir quarante ans environ. Sa physionomie ressemble d'une bienveillance et d'une bonté suprêmes. Son attitude toute gracieuse révèle cependant un grand développement de force. Le chapeau, tenu de la main gauche, repose sur l'affût d'un canon tandis que la droite s'appuie sur la hanche. Il est vêtu du costume d'officier général de l'époque, et porte en sautoir le grand cordon de l'ordre du Saint-Esprit. Le habit est ample et à taqueux, le gilet est rouge, le culotte en peau et les guêtres en drap noir. Quant à la cravate blanche, elle est incontestable, en tenant compte cependant de la différence d'âge qui existe entre ce portrait et ceux qui furent peints plus tard.

Nous ne répétons, cette toile mérite une attention sérieuse, ne fût-ce que l'unique portrait de la jeunesse de plus grand patriote et du plus vertueux citoyen des Etats Unis. On estime sa valeur numérique à $5,000.

THÉATRE D'ORLÉANS.—Ce soir, seconde représentation de la reprise des *Amours du Diable*, par Mmes COLSON, LATOUCHE, RICHER et KERKEL et MM. HUTTEN, VILLA, DUPAYA, TERRIER et CLARISIAN.

Demain soir, la première représentation d'un ouvrage d'une haute portée littéraire et artistique, *Dalila*, par Octave Feuillet. Ce drame original et doit le succès à été à grand à Paris sera interprété par Mesdames LACROIX, TÉTIAN et MM. COLSON et LACROIX.

MME TOKMA.—Cette danseuse, dont on s'accorde à dire le plus grand bien, débute aujourd'hui au théâtre St Charles au bénéfice de M. et de Mme Wood. Mme Torma danse la pas espagnol "*El Ole*."

ASCENSION.—C'est demain que M. MORAT fait sa première ascension à la Nile-Orléans, et sa soixante septième depuis qu'il navigue dans les airs. Le ballon s'élèvera de la Place d'Armes à quatre heures précises de l'après-midi, et l'aéronaute aura dans sa nacelle plusieurs compagnons de voyage. Le spectacle sera plein d'intérêt : avant la grande ascension, des ballonnettes seront lancés dans les airs, et plus tard, lorsque l'aérostat planera au-dessus de la ville, M. Morat en détachera un parachute portant un quadrupède. Les portes de la Place d'Armes s'ouvriront à deux heures. Pour les autres détails, voir l'annonce insérée à la 2e page de l'*Abeille*.

GRAND BARAIS.—M. B. TIBLIER, au coin des rues Condé et du Maine, a reçu par le dernier steamer de très belles marchandises dont il fera l'ouverture lundi prochain, 23 courant. Ces marchandises ont été sacrifiées aux encans de New-York, les détenteurs se trouvant contraints, par suite de la crise, de s'en dessaisir pour obtenir quelque argent. M. Tiblier pourra donc les livrer à des prix extraordinairement modérés. Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce insérée plus loin.

BIBLIOGRAPHIE.—Quand on connaît l'œuvre d'un écrivain, d'un grand artiste,—un sentiment naturel de curiosité fait désirer de connaître aussi sa vie. De là, le succès qu'ont toujours eu les biographies de contemporains. C'est ce sentiment, ce sentiment seul, qui a fait la vogue des petits volumes d'Eugène de Mirecourt. Car il ne satisfait guère les lecteurs sérieux : ses portraits ne sont le plus souvent qu'une compilation des sans vulgaires qui sont depuis longtemps du domaine public. Le peu de renseignements exacts, le peu de critique fondée que renferment ses petits livres ont été puisés dans la *Galerie des contemporains illustres* par un homme de rien. La Librairie Nouvelle vient de recevoir quelques exemplaires de cette collection : nous nous plaisons à recommander celle-là à nos lecteurs. On peut lire pour se distraire un moment les *Contemporains d'Eugène de Mirecourt*; mais si l'on veut réellement connaître et les hommes et leurs œuvres, c'est le livre d'un *homme de rien* qu'il faut consulter.

La Librairie Nouvelle (107 Chartres) a également en vente le fameux *Livre des esprits*, par Allan Kardec. Ce livre, *écrit sous la dictée d'esprits supérieurs*, est un composé de la doctrine *spirite* : il traite de la nature et des rapports des esprits avec les hommes, exposente les conclusions de la nouvelle doctrine sur les lois morales et l'avenir de l'humanité. Si ce n'est pas la vérité, c'est du moins ingénieux.

FEUILLETON.

LE PRIX DU SANG.
(Scènes de la vie arabe.)

XX.—(Suite.)

LE VOYAGEUR PARLE.

Cette conversation fut interrompue par des ronflemens de tambours. La danse sévillane venait de cesser. Mabrouk et Milloud s'étaient levés pour une seule parole ; ils se tenaient prêts au funèbre départ, avec un froid courage qui n'était rien autant les tendresses de l'imagination. Les Arabes ne sont pas plus pitoyens de cœur.

Peu d'instants après la danse, le Kaïd des Soulas vint trouver le colonel sous le prétexte d'un rapport à lui faire et dans le secret dessein de rapprocher, par ses prétentions, le moment qu'il avait d'être mis en possession de Mesmouda ; mais il fut désappointé lorsque le colonel répondit par ces mots à son chuchotement secret :

—Ah ! ah ! te voilà debout de bien grand matin, kaïd ; il paraît que la jument du pauvre Mabrouk a troublé ton sommeil.... Ta tiens donc toujours à cette bête malgré ses deux imperfections ?

—J'y tiens parce que tu me l'as donnée, Seigneur ! j'espère, en outre, que les produits de cet superbe étalon seront pare des défauts de leur père.

—Allons, c'est très bien..... Quand Mabrouk sera enterré, je t'enverrai sa jument. Adieu !

—Les chiens comme Mabrouk ne s'enterrent pas, Seigneur ; on jette leur charogne aux hyènes et aux chacals.

—N'oublie pas que les chrétiens sont venus dans ce pays pour le conquérir et le civiliser ....Souviens-toi encore de ceci : Je n'aime pas les conseils que je n'ai pas demandés.... Laisse-moi !

Le kaïd se retira, cette leçon en poche, dont il se prédit, non sans amertume, sa nature sauvage, notre civilisation ne pouvant marcher que sur la quatrième génération des tribus, mais pour régler, à l'avenir, sa politique vis-à-vis de l'autorité.

Salomon fut introduit dans la tente du colonel : son visage, plutôt jaune que pale, portait quelques traces d'inquiétude.

—Arrête-toi à te plaindre de nos soldats ? lui demanda le colonel.

—Non vraiment.

—Ah ! je pensais que hier, en ton absence, on n'eut voté dans la cantine ?

—Dieu me préserve d'une fausse accusation. Il ne m'a rien été pris.

—Pourquoi donc alors t'es-tu montré si triste ? ton cœur est triste et dehors ? On t'a vu chercher mistiquement.

—Je vais vous expliquer cela tout de suite, mon colonel, interrompit Salomon, dont l'embarras s'évanouit aussitôt. Dans mes pérégrinations, je ne vous ai pas vu hier ; j'ai égaré..... Je ne ne sais où j'ai mis une traite de l'un de mes ânes, commerçant à Tanger ..... J'ai cherché partout dans la matinée, et, quoiqu'elle ne soit pas d'une grande valeur, ce serait une perte pour mon petit négoce, si je ne la retrouvais pas ..... mais je la retrouverai !

Cette explication fut donnée si naturellement, qu'il était impossible de douter de sa sincérité.

Après quelques questions nouvelles, le colonel congédia l'israélite avec la pleine conviction de sa sincérité.

L'heure fixée pour l'exécution des prisonniers approchait ; encore quelques instans, et les troupes seraient en bataille.

Le colonel se tenait enfermé pour ne pas assister au départ de Mabrouk : tout-à-coup, on le vit sortir de sa tente, entraîné par le bivouac d'une compagnie, et courbé à ses côtés, le colonel se prit à sourire de son ami, qui, pour la première fois, était aussi triste que celle qui se préparait, on ne sait mit, pour ainsi dire en sa présence, une guide de si marquée, qui, mort de sa tente pour rappeler les soldats à de meilleurs sentimens. Il rencontra tout d'abord le capitaine de la compagnie et lui fit des reproches.

—Je vais, comme vous, mon colonel, faire taire ces bavards ou plutôt ce bavard, car c'est toujours le même qui bavarde ; aujourd'hui, mal à propos, beaucoup d'esprit.

—Pacot est un brave voltigeur, et je m'étonne qu'il fasse en ce moment montre d'insensibilité.

—Pacot est de la rue Mouffetard, mon colonel ; la mélancolie dure peu chez lui. Hier au soir, il a fait pleurer sa section en s'appelant, en pleurant, et criant qu'on va fusiller, ce matin, il rit et fait rire aux larmes son auditoire, je ne sais à quel sujet.....

—Qu'on ne donne pour être si gai ? demanda le capitaine à un sergent qui vint à passer.

—C'est ce coquin de Pacot, mon capitaine, qui joue la comédie à ses camarades du Turc, et il lit à la compagnie une lettre qu'il vient de recevoir de ses parens, dit-il, une lettre datée de Constantinople, et qui, en tient vraiment les côtés.... C'est dommage qu'il ait fait.

Un éclat de rire lancé à la fois par vingt poumons, en guise de applaudissemens prouvèrent, surtout le moment même, que Pacot n'exagérait pas le talent comique de l'acteur

Le colonel et le capitaine se dirigèrent vivement vers le cercle qui s'était formé. Pacot se hâta de se débarbouiller pour effacer le noir de marmite dont il s'était fait une décoration pare du bâtonnet qui retenait tout particulier ; en chemise, roulée sur sa tête en forme de turban, son pantalon rouge pour ceinture, et dans la bouche, et une couverte de campement posée en guise de burnous, lui donnaient l'air de ce qu'on voudra, excepté l'air d'un Turc qu'il désirait avoir.

A l'arrivée inattendue de leur chef, les soldats firent silence, comprenant qu'ils n'étaient pas très-approbatifs. Pacot essaya de passer en serre-file, mais il fut forcé de rester à la place qu'il était impossible de désobéir.

—Vous êtes bien aimable à ce qu'il paraît, Monsieur Pacot, dit le colonel, mais puisque vous faites rire tout le monde, essayez donc de m'amuser un peu à mon tour.

—Oh ! mon colonel, vous avez l'air trop fâché pour ça.

—Essayez tout de même.

—C'est qu'il faudrait recommencer, et vous ne le permettriez pas.

—Recommencez, que ?

—Mon entretien entre de mes parens de Constantinople..... hasarda Pacot, sûr qu'il par son excellente conduite et sa gaîté le pardonnerait, et qu'il n'oserait de l'estime et des bonnes grâces du colonel.

—Et vos parens de Constantinople vous écrivent ?

—Que le juif Salomon ne tardera pas à être emplé..... Tonnerre, mon colonel, lisez ma lettre ..... C'est écrit en peu fin, mais avec des lunettes, moi, j'en suis venu à bout.

Le colonel allait se fâcher tout de bon lorsque Pacot eut des lunettes de Pacot, et chiffon assez sale, il vit que ce chiffon était couvert de caractères arabes.

—Monsieur de plénipotentiaires, dit-il avec une vive émotion, où as-tu pris ce papier ?

—Je l'ai trouvé, hier, du côté des cuisiniers, à la place où je l'ai ramassé, et comme mon feu ne prenait pas, je l'ai jeté dans le feu. Quelque chose d'écriture m'a étonné et j'ai gardé le chiffon pour donner la comédie aux camarades.

—Allez me chercher l'interprète, courez vite, s'écrie le colonel.

Les hommes d'alentour pour exécuter l'ordre du chef ; l'interprète arriva tout essoufflé.

—Lisez moi cela, Monsieur, lisez avec soin, dit le colonel, dont le cœur battait violemment ; et il entraîna à quelques pas de la tente, tout en lisant, et, avec lui, le lecteur de la lettre remise par Milloud, au nom de Ben-Chérif, au juif Salomon.

—Pacot, s'écria le colonel, la joie dans le cœur et sur le visage ; tu m'as bien fait rire, mon compagnon, que je n'ai pas payé ma place ..... Tenez..... bois et bois bière à la santé du bon Dieu.

Il jeta un double louis au joyeux farceur, qui battit un air quatre-deux avec l'agilité d'un acrobate de première force.

Le colonel s'approcha de Milloud, et lui mettant sous les yeux la lettre fermée sur ses ancêtres plis, il lui demanda :

—Connais-tu ce papier ?

—Ah ! malheureux ! s'écria le pauvre nègre prêt à perdre la raison, Dieu est grand. Dieu est le père des miracles ! ..... Tu tiens la lettre de Ben Chalaf au juif Salomon, la lettre que je lui ai donnée hier.

—Mon enfant, reprit le colonel s'adressant à Mabrouk, tu vas voir comment les chrétiens rendent la justice. Qu'on amène sur-le-champ, Salomon mort ou vif, entendez-vous.

Salomon se présente, mais pâle comme un mort, et les genoux à demi-fléchis.

—J'ai trouvé la traite que tu as perdue hier, lui dit le colonel..... la voilà..... Les et reconnais son double crime ; avoue que tu as perdu cette lettre hier, soit en venant chez moi, soit en me quittant ..... Tu rues odieuse est découverte..... tu as voulu accumuler ma confusion.....

Salomon se jeta aux pieds de colonel, qui le repousse de la main et détourna les yeux ; il fit des aveux complets trop pénétrés pour être favorablement écoutés.

Dans le moment, deux gendarmes, suivis d'un peloton d'infanterie, débouchèrent de l'une des avenues du camp.

—Vous venez chercher les condamnés ? demanda le colonel à l'officier qui commandait le peloton ?

—C'est l'heure, mon colonel.

—Mais l'ordre est modifié.

—Nouvel sursis ?

—Non ..... faites prendre cet homme,—et qu'on le fusille à la place de ces pauvres gens que je mets en liberté.

Salomon jeta des cris lamentables et s'efforça de se débattre.

—Partez, Monteur, dit le colonel à l'officier.

Puis, se tournant vers Mabrouk et Milloud que l'on détachait, il ajouta :

—Allez voir ce misérable et apprenez à mon connaître..... Vous êtes vos maîtres.

Milloud, tout bouleversé qu'il était, se mit à sourire après le juif qu'il accusait de malédictions jusque sur le terrain où il devait recevoir la mort.

—Et moi, demanda le colonel à Mabrouk, la vengeance est la sœur d'eux pas ?

—Il n'y a pas plus pour deux vengeances dans mon cœur ; cette de mon frère Salem était assez pour ma vengeance..... Que me fait la mort de ce misérable ?

—Et maintenant il faut le faire périr.....

—Oh ! interrompit Mabrouk en souriant avec un douceur habituelle, s'était dit, comme il est écrit que le sang ne servirait pas, il est plus que vile l'appartient, car ils ne peuvent vaillant et tous.

Mabrouk, en disant ces mots, s'emparait des mains de colonel, et les baisa avec un respect filial et plein de tendresse.

Une forte détonation se fit entendre ; Mabrouk tombait et faisait la pâmée.

Salomon avait cessé de vivre.

Milloud avait cessé de vivre